KOKOU FERDINAND MAKOUVIA

REVUE DE PRESSE
BIENNALE DE LYON
19.09-13.12.2026

GALERIE SATOR

Le Monde

PHILIPPE DAGEN / SEPTEMBRE 2026

CULTURE • BIENNALE DE LYON

Biennale de Lyon : le dialogue entre art contemporain et économie réserve des surprises aux visiteurs

Cette édition de la grande manifestation d'art contemporain, dont l'intitulé est « Passer d'un rêve à l'autre », réunit 120 artistes de 42 nationalités, jusqu'au 13 décembre.

Par Philippe Dagen (Lyon, envoyé spécial)
Publié aujourd'hui à 06h00, modifié à 13h15 · Lecture 4 min. · Read in English

Article réservé aux abonnés

Des œuvres de Kokou Ferdinand Makouvia, au Musée des tissus, à Lyon, en septembre 2026. BLANDINE SOULAGE/BIENNALE DE LYON

Dix-huitième Biennale de Lyon : la première a eu lieu en 1991. Depuis, la manifestation a pris une ampleur qui en fait une des principales dans le monde : 120 artistes cette année, de 42 nationalités. Elle a maintes fois changé de lieux. Les trois principaux sont, cette fois, l'ancien centre technique de la SNCF nommé Les Grandes Locos, l'ancien Musée des tissus et le Musée d'art contemporain (MAC), à quoi s'ajoutent de nombreuses interventions dans l'agglomération lyonnaise, dont la principale occupe l'Institut d'art contemporain de Villeurbanne (Métropole de Lyon).

Le budget est de 8 millions d'euros, dont 1 million rassemblé grâce à des partenaires privés et publics, français et étrangers. Leur concours a permis l'annonce, fin août, de la présence de 45 artistes, qui n'avait pas été faite tant que les financements nécessaires n'étaient pas certains. Biennale de crise, donc.

Ce contexte se retrouve dans le sujet retenu par la commissaire de cette édition, Catherine Nichols, choisie par Isabelle Bertolotti, directrice artistique de la Biennale. Elle a placé celle-ci sous le signe de l'économie, mot qui inclut, entre autres sujets, la production industrielle, le commerce international, les échanges monétaires ou la détermination de la valeur. Il y aurait aussi le commerce de l'art, qui, étrangement, n'est guère mentionné. Et d'autres points encore, non moins délicats, car les relations entre art et économie ont, ces dernières années, fait l'objet de nombreux travaux historiques et analytiques.

Mais, ici, il s'agit de créations plastiques. Se pose cette question : quel est le degré d'adéquation entre celles-ci et le sujet annoncé ? Il se révèle vite très variable. Voisinent des œuvres qui paraissent sans relation visible avec le thème et d'autres qui font un effort appuyé pour s'y tenir. Cette variété évite ce qui aurait pu devenir la monotonie d'un ton dogmatique et sermonneur. Elle ménage des surprises, conformément au titre de cette Biennale, « Passer d'un rêve à l'autre ». Et conformément à une autre volonté de la commissaire : australienne de naissance, elle a souhaité introduire des artistes de cette partie du monde, rarement vus en Europe. Au prix de quelques arguties, il est possible de rattacher leurs œuvres au thème central, mais ils n'en ont pas besoin.

Esprit de sérieux

Les vidéos du Néo-Zélandais Luke Willis Thompson, né en 1988, traitent frontalement des luttes entre populations maories et colonialisme et de l'indépendance de la Nouvelle-Calédonie. Les os et dents de baleine que sculpte Rangi Kipa, né en 1966, renvoient explicitement à la muséification des formes artistiques maories, comme si elles étaient mortes, et aux législations qui prétendent organiser aujourd'hui le traitement des baleines échouées, sans considération pour les cultures autochtones.

Leurs travaux et les tressages de fibres végétales de leur compatriote Maureen Lander, née en 1942, conçus à partir des motifs géométriques complexes des paniers traditionnels, forment, au MAC, une section Pacifique à laquelle fait écho, aux Grandes Locos, la vidéo de l'artiste aborigène Kaylene Whiskey, née en 1976. Sur le mode d'un clip burlesque, elle superpose des références aux mythes des terres Anangu, des figures importées par les colons britanniques – le Père Noël ou une religieuse – et des dessins dans le genre de ceux qui sont commercialisés en Occident comme des peintures aborigènes « typiques », alors que ce ne sont le plus souvent que des produits dérivés destinés à l'exportation.

Cette tonalité, entre satire, parodie et outrance, est rare dans la Biennale, comme si l'impératif d'un esprit de sérieux s'était imposé. Les exceptions n'en sont que plus heureuses. Aux Grandes Locos, la vidéo chantée de la Canadienne Carla Adra, née en 1993, est une suite de stéréotypes de la femme actuelle poussés à l'absurde. Celle de la Française Eléonore Saintagnan, née en 1979, fait converser un perroquet, une limace et un historien médiéviste déguisé en saint François d'Assise autour d'un supposé procès intenté à des escargots par des vignerons au XVe siècle. Une fable qui donne l'occasion de s'interroger sur la relation entre l'homme et ce qu'il nomme animal, de l'animisme jusqu'aux ravages des pesticides.

Ainsi des réflexions subtiles sont-elles mises en scène avec un air de légèreté qui ne les rend que plus efficaces. On ne peut en dire autant de travaux qui, aux Grandes Locos toujours, confondent monumentalité et redondance. Incités à faire très grand par l'immensité du hangar industriel qui les reçoit, trop d'artistes y cèdent à la facilité d'un spectaculaire assez vain.

Motifs symboliques

Le Musée des tissus, aujourd'hui désaffecté, offre aux artistes qui y ont été logés des espaces plus accueillants. Deux d'entre eux en tirent remarquablement parti. L'une est l'Arménienne Lucia Kagramanyan. Elle suspend dans une salle cinq hamacs en forme de ventre de femme enceinte, brodés de quelques motifs symboliques, destinés à l'écoute de berceuses arméniennes. Que l'on songe au génocide perpétré, en 1915-1916, en Turquie ou à la situation actuelle de l'Arménie menacée par les Etats voisins, la symbolique de l'installation est puissante.

Puissante aussi, tout autrement, la métamorphose de la salle confiée au Togolais Kokou Ferdinand Makouvia, né en 1989. Les murs semblent sur le point de s'effriter et de tomber. Des formes mi-organiques mi-végétales de terre cuite en sortent ou sont suspendues par des cordes. Des fils de cuivre tombent du plafond, porteurs de boules d'argile. Cet environnement est difficile à décrire et à déchiffrer, comme l'est une vision onirique. Aussi y reste-t-on longtemps.

Il faut aussi rester longtemps dans plusieurs des installations présentées à l'Institut d'art contemporain, œuvres de jeunes artistes sélectionnés par un jury. Il y a là plusieurs des meilleurs travaux de cette édition. La Sud-Coréenne Yehwan Song, née en 1995, réunit les motifs de la circulation de l'eau – de plus en plus menacée – et des flux numériques – de plus en plus pléthoriques – le long d'un circuit tortueux d'entonnoirs et de téléphones portables. L'économie est en cause, sous une forme singulière qui opère au premier regard.

Aussi peu attendu est l'ensemble des sculptures textiles mobiles et des squelettes humains en os de poulet de la Suédoise Maja Fredin, née en 1992, qui rapproche production des volailles en batterie et transformation des corps par le bodybuilding, comparaison convaincante. Quant au film de la Libanaise Joyce Joumaa, née en 1998, Une disparition n'est pas une mort, il relève du documentaire, mais mis en scène dans un environnement de meubles qui sont autant d'allusions. Son sujet force à s'arrêter : l'histoire du Liban, toujours sous la menace d'une force étrangère.

connaissance des arts

GALERIE SATOR

GUY BOYER/ SEPTEMBRE 2026

CRITIQUE

Biennale d'art contemporain de Lyon : nos coups de cœur, du spectaculaire à l'intime

Arts et Expositions
Par Guy Boyer le 18.09.2026

Éclatée sur trois lieux principaux (Les Grandes Locos, le musée des Tissus et le musée d'Art contemporain), que l'on peut compléter facilement par un saut à la Fondation Bullukian et à l'IAC de Villeurbanne, la 18e Biennale de Lyon a lieu du 19 septembre au 13 décembre.

Son sous-titre « Passer d'un rêve à l'autre », voulu par Isabelle Bortolotti et Catherine Nichols, la commissaire de la Biennale de Lyon, évoque les traboules lyonnaises, lieux de passage dans les immeubles entre deux rues, mais aussi « ces moments où l'évidence du présent se fragilise et où d'autres imaginaires deviennent possibles ». Sont convoquées les figures du philosophe Walter Benjamin et de l'artiste Robert Filliou. Chaque lieu a sa dimension propre : l'industriel aux Grandes Locos, le relationnel au musée des Tissus et l'existentiel au Mac. Beaucoup de sculptures et d'installations. Peu de peinture et de dessin. Quelques vidéos placées dans des conteneurs. Nombreuses œuvres d'extérieur ou dans la ville. Visite commentée avec nos coups de cœur dans chaque lieu.

Du spectaculaire aux Grandes Locos

Pour commencer ce marathon lyonnais, il faut se rendre aux Grandes Locos, près du musée des Confluences. Sous la halle 1, le spectaculaire est de rigueur. Les artistes ont vu grand. Ainsi de l'artiste Hollandaise Mette Stern qui met en scène de drôles de personnages, faits d'élastiques, qui occupent un bureau XXL. Ainsi de Laure Prouvost qui réussit, mieux qu'au Grand Palais, sa structure textile qui semble respirer comme une baleine. Autres invitations à pénétrer : La Montagne de feu de Lara Almarcegui qui s'allonge au sol et Tady Mitady Tadidy de Joël Andrianomearisoa qui tombe des hauteurs.

Des artistes venus d'horizons lointains

Avec un quota d'artistes femmes dépassant la moyenne et de nombreux artistes venus d'horizons lointains, la Biennale de Lyon permet au public de découvrir des travaux inconnus. Parmi les coups de cœur, le labyrinthe conçu par le Ghanéen Akwasi Bediako Afrane à partir de matériel électronique de rebut et qui fonctionne grâce à quatre vélos mis à disposition des visiteurs. Les notions de participation, d'humour et d'appropriation se retrouvent également dans la cinquième version du Poïpoïdrome à espace-temps réel (1963-1975) de Robert Filliou et Joachim Pfeufer, qui a été remonté au centre des Grandes Locos.

Textiles au musée des Tissus

Deuxième halte du parcours : le musée des Tissus. Dans les salons de deux hôtels particuliers mitoyens, une vingtaine d'artistes exposent leurs créations autour du textile et du relationnel. D'Edith Dekyndt à Florian Fouché, les propositions sont très différentes. Deux installations font mouche. L'une de l'Argentine Mercedes Azpilicueta s'interroge sur l'espace public et le jeu, avec des tapisseries en jacquard et des costumes pour enfants. L'autre du Togolais Kokou Ferdinand Makouvia mélange cartons brûlés, céramiques et cordes pour former un paysage de séduisantes correspondances.

Dix artistes de l'Institut d'art contemporain

Un détour par l'Institut d'art contemporain (IAC) de Villeurbanne est obligatoire. Les propositions des dix artistes de moins de 35 ans sont toutes abouties et convaincantes. Félicitations pour la fontaine de la Coréenne Yehwan Song à base de Smartphones menacés par l'eau, qui « rappelle la fragilité des infrastructures qui organisent les accès à l'information ». Félicitations également pour les cale-portes collectés par l'Estonienne Katariin Mudist, qui deviennent autant de sculptures d'un musée d'esprit surréaliste.

Entre Giacometti et Xavier Veilhan

Toujours à l'IAC de Villeurbanne, félicitations pour la plateforme corail du Turc Sirag Sesetyan, entre urbanisme et présentation muséale. La sculpture d'un chien endormi s'enroule autour d'une ligne verticale, mais on retrouve les moules ayant servi à ce plâtre dans une vitrine creusée dans le sol et près d'une lumière. Avec élégance et justesse, on oscille entre une place vide à la Giacometti et un socle de Xavier Veilhan. Félicitations également pour la performance autour du bodybuilding de la Suédoise Maja Fredin.

L'existentiel au MacLyon

Déception pour les trois étages du MacLyon malgré les très nombreuses œuvres exposées. Tout est bien mais rien ne l'emporte. On cherche la thématique de l'existentiel, bien que plusieurs pièces parlent de la vie, de la mort, de la terre et des océans. Au rang des jolies propositions, on retient cependant les photographies rouges de Hayley Millar Baker à partir de morceaux de paysages australiens, la lanterne de Archana Hande réalisée à partir de cartes à tisser Jacquard, les peintures de Thu-Van Tran faisant référence à la guerre du Viêt-Nam et les voiles abstraits de la Hong-Kongaise Minh Lan Tran.

LE PROGRÈS

GALERIE SATOR

LE PROGRÈS / SEPTEMBRE 2026

En images

MacLyon, Grandes Locos, musée des Tissus : la 18e édition de la Biennale d'art contemporain s'annonce ouverte sur le monde

Le Progrès – 19 sept. 2026 à 14:52 | mis à jour le 19 sept. 2026 à 19:24 – Temps de lecture : 1 min

L'artiste Kokou Ferdinand Makouvia au milieu de son œuvre exposée au musée des Tissus et des Arts décoratifs. Photo Norbert Grisay

L'œuvre de Kokou Ferdinand Makouvia, se concentre autour de différentes matières : bois, caoutchouc, papier, cuivre. Photo Norbert Grisay

Du 19 septembre au 13 décembre, la 18e édition de la biennale d'art contemporain de Lyon prend ses quartiers principalement au musée d'art contemporain, aux Grandes Locos, au Musée des Tissus et des Arts décoratifs. Des oeuvres sont aussi visibles dans les traboules des pentes de la Croix-Rousse, au jardin du musée des Beaux-Arts, à l'Institut d'art contemporain, au musée des Confluences, ou encore à la fondation Bullukian.

Radio 91.5 Pluriel

GALERIE SATOR

HERVÉ LAURENT / SEPTEMBRE 2026

Né à Lomé, au Togo, en 1989, Kokou Ferdinand Makouvia est un artiste dont le travail se situe entre sculpture et installation. Chez lui, la matière n'est jamais neutre. Bois, caoutchouc, papier, cuivre, terre : il la confronte, la transforme, mais se laisse aussi guider par ses résistances, comme si chaque matériau pouvait contenir une mémoire, une énergie ou une histoire.

Son parcours est singulier. Avant les écoles d'art, il y a eu ce qu'il appelle son « école de rue » : les ateliers d'artistes qu'il fréquentait à Lomé pour regarder, questionner et apprendre. Puis viendront Abidjan, Valenciennes, les Beaux-Arts de Paris et une résidence à De Ateliers, à Amsterdam.

Son œuvre s'est également construite dans un dialogue avec la culture traditionnelle mina du sud du Togo, une culture vers laquelle il s'est notamment retourné après son arrivée en France. Mais il ne s'agit pas pour lui de reproduire une tradition. Son travail semble plutôt chercher ce qui peut circuler entre les héritages, les expériences personnelles et les formes contemporaines de la sculpture.

Révélation Arts plastiques de l'ADAGP en 2017, Kokou Ferdinand Makouvia est aujourd'hui invité à la 18e Biennale d'art contemporain de Lyon.
Avec lui, nous allons donc parler de matière et de mémoire, du visible et de l'invisible, de son rapport à la culture mina, mais aussi de cette question qui traverse son parcours : comment inventer de nouvelles formes tout en portant avec soi une histoire ?

Pour écouter l'entretien, cliquer sur : https://soundcloud.com/radiopluriel/2026-09-348354217

THE ART NEWSPAPER

GALERIE SATOR

STÉPHANE RENAULT/ OCTOBRE 2026

Une Biennale de Lyon « D'un rêve à l'autre »

La 18e édition de la manifestation d'art contemporain propose un voyage onirique adossé à une réflexion sur la manière dont l'économie a façonné l'identité de la capitale des Gaules.

LYON. « *Les traboules incarnent l'architecture-seuil du rêve* », écrit Catherine Nichols, commissaire de cette 18e Biennale d'art contemporain de Lyon, invitée par Isabelle Bertolotti, sa directrice artistique. Placé sous le signe de ce réseau labyrinthique de passages, de cours et d'escaliers destinés à faciliter la circulation dans le Vieux-Lyon, la Presqu'île et les pentes de la Croix-Rousse, son projet pour cette édition, intitulé « Passer d'un rêve à l'autre », s'inspire du *Livre des passages* de Walter Benjamin[1]. Le philosophe et théoricien culturel allemand, traitant de leurs homologues parisiens, y interroge la manière dont ces environnements urbains façonnent les expériences de la société et les rêves collectifs.

Une Biennale très réussie, subtile et engagée.

« *C'est précisément de tels moments de rêve et d'éveil historiques que la Biennale, en s'engageant avec l'histoire et le présent lyonnais dans un contexte planétaire élargi, cherche à invoquer à travers les nombreuses voix qu'elle convoque autour de l'économie* », poursuit la commissaire d'origine australienne, actuellement en poste à la Hamburger Bahnhof - Nationalgalerie der Gegenwart, à Berlin. En 2022, elle a orchestré Manifesta 14 à Pristina, au Kosovo. Sa démarche s'inspire tout autant des « principes d'économie poétique » de Robert Filiou. *La Fête permanente*, conceptualisée par Fluxus, invite dans différents espaces à considérer la créativité et la convivialité comme une valeur à part entière, relationnelle plutôt que financière.

L'EXISTENTIEL, LE RELATIONNEL ET L'INDUSTRIEL

Le parcours de la Biennale, qui réunit 120 artistes de 42 nationalités, s'articule autour de trois lieux principaux : « *L'existentiel au macLYON s'attache aux conditions de vie et de mort, à l'héritage et à la dette; le relationnel au musée des Tissus et des Arts décoratifs est centré sur les formes de lien, de soin et d'échange; et l'industriel aux Grandes Locos, engageant les processus d'extraction, de transformation, de circulation et de flux,* précise Catherine Nichols. *Loin de constituer des thèmes séparés, ces couches se croisent et se nourrissent mutuellement, formant un cadre - un prisme, un passage - à travers lequel appréhender les économies existantes et celles encore à imaginer.*» De fait, chaque lieu répond à ses propres modalités, l'ensemble étant sous-tendu par le fil conducteur de la manifestation. Pour la commissaire, il s'agit « *de voir ce qui apparaît lorsque des œuvres et des objets porteurs d'histoires et de savoirs variés se rencontrent* » (lire son entretien dans *The Art Newspaper Édition française* de septembre 2026).

Aux Grandes Locos, la monumentalité des pièces fait écho à l'architecture des halles industrielles de l'ancien technicentre de la SNCF. Laure Prouvost y a installé *Hovering Caress Amère*, vaste toile flottant au rythme de respirations au-dessus des vestiges d'une fête. Le visiteur pénètre dans le ventre de la baleine, devenant une matière parmi d'autres, bouteilles, serpentins et confettis. *Flowers of Life* de Selma Selman, cinq fleurs d'acier déployant leurs mâchoires dentelées dans un grondement de vérins hydrauliques, côtoient *Tady Mitady Tadidy* de Joël Andrianomearisoa. L'artiste, nommé pour le prix Marcel-Duchamp 2026 (lire page 34), a rassemblé 44 kilomètres de fils, de cordes et de tissus de différentes provenances, depuis Antananarivo, la capitale de Madagascar, à Lyon. Un poème en français, en anglais et en malgache complète l'œuvre.

Le-Ghanéen Akwasi Bediako Afrane propose quant à lui un labyrinthe conçu à partir d'appareils électroniques mis au rebut. Sa pièce *CERBERUS T-26* : *Dance of Dialogue*, improbable capharnaüm d'imprimantes, de câbles Ethernet et de cartes électroniques, célèbre les noces d'Arman et de Nam June Paik. Obsolètes, les appareils électroniques retrouvent vie, activés par les visiteurs pédalant sur des bicyclettes. « *En Occident, on les considère comme des déchets, mais au Ghana, ce sont des appareils d'occasion, car les gens les récupèrent et les revendent,* explique l'artiste. *Je crée des installations pour inciter à porter un regard critique sur notre nature de consommateurs, mais aussi pour susciter des discussions sur la place de ces appareils au sein de la société humaine*.»

Dans sa vidéo *Golf Club : Wasteland*, Igor Simic imagine un futur dystopique où les plus riches, réfugiés sur Mars, ne reviennent sur Terre, dévastée par le bouleversement écologique, que pour jouer au golf au milieu des ruines. Toute ressemblance... L'Australienne Tina Stefanou présente dans son film *Hym(e)nals* des chevaux au repos, après des années de travail, dans une ferme près de Melbourne. Sous un voile de soie, des adolescents neurodivergents pratiquant l'équitation participent à des ateliers vocaux. Une méditation poétique sur la communication interespèce.

Ambiance plus feutrée au musée des Tissus et des Arts décoratifs, où Angelica Mesiti, cheffe d'atelier aux Beaux-Arts de Paris, qui a représenté l'Australie à la 58e Biennale de Venise en 2019, montre *Future Perfect Continuous*. Dans sa vidéo, de jeunes adultes frappent des mains jusqu'à recréer progressivement le son d'un orage. Le plasticien grec Mikhail Karikis, installé au Portugal, à Lisbonne, présente un film né de sa collaboration avec des adolescents d'un conservatoire autour du thème *We are Together Because*... L'interprétation de leur composition a été captée en 2025 avec l'orchestre de la Fondation Gulbenkian. L'artiste propose dans le parking LAP Saint-Antoine un autre film touchant, *Sounds from Beneath*. Les voix d'anciennes « gueules noires » y résonnent dans un paysage façonné par l'exploitation minière. Accords mineurs... majeurs.

Autres œuvres marquantes : la série *10 x10* de Rossella Biscotti, qui transpose des données issues du recensement belge en textiles, tissés sur un métier Jacquard mis au point à Lyon; la spectaculaire salle *Tectonique des ombres* du Togolais Kokou Ferdinand Makouvia; l'installation multimédia *Jardins partagés* de Léa Collet, inspirée du jardin Rosa-Mir créé par un anarchiste ayant fui la guerre civile en Espagne avant de s'établir dans le quartier de la Croix-Rousse; ou encore *Women's song for the future (A cradle, a sanctuary)* de Lucia Kagramanyan. Quatre hamacs sus-pendus, évoquant le ventre mater-nel, accueillent les visiteurs au son de berceuses conservées dans la mémoire des familles après le génocide des Arméniens au début du XXe siècle.

D'AUTRES MANIÈRES D'HABITERLE MONDE

À chaque édition, la Biennale de Lyon met l'accent sur une région du monde. Cette année, Catherine Nichols a invité plusieurs artistes d'Australie et d'Aotearoa (nom maori de la Nouvelle-Zélande). Un rituel maori de bienvenue a ouvert l'inauguration de l'exposition au macLYON. Parmi les temps forts de cette séquence muséale « existentielle » se dégagent la trilogie *Te Moana-nui-a-Kiwa* de Luke Willis Thompson, qui témoigne dans ses films d'une vision politique de l'Océanie, façonnée par la colonisation et les luttes pour la souveraineté, de la Nouvelle-Zélande à la Nouvelle-Calédonie; le film de l'Espagnol Karlos Gil,

STÉPHANE RENAULT/ OCTOBRE 2026

Origin, exploration percutante du réseau de tunnels techniques situé sous Madrid pour remonter aux origines des mondes; la série *She was like the lizard that fell into the water and became a crocodile* de l'Australienne Hayley Millar Baker, dont les images saturées de rouge assemblent des fragments de lieux distincts pour composer des paysages qui n'ont jamais existé en tant que tels; *Les Couleurs du gris*, trois grandes peintures de Thu-Van Tran; ou encore Manawa Whenua, film de Ngahina Hohaia, désignant une source souterraine intarissable, à l'origine du *whakapapa*, les liens généalogiques unissant les personnes, les ancêtres et les lieux dans la culture maorie. Parfaite métaphore de la continuité et de la résistance, au diapason de ce parcours onirique qui fait émerger d'autres manières d'habiter le monde.

Au nombre des différentes interventions déployées dans l'agglomération lyonnaise autour de cette édition, l'Institut d'art contemporain/Frac Rhône-Alpes, à Villeurbanne, présente « Jeune création internationale». La Coréenne Yehwan Song y donne à voir *Who Gets to Be Seen*, une pièce mêlant flux d'eau et d'information, des gouttes animant des pages Web en différentes langues sur une structure de tuyauterie et smartphones. Avec son film *Le sel est libre*, Valentin Pinet revient sur l'histoire de la gabelle sur la montagne du Forez, un territoire régulé par cette frontière fiscale du XVIIIe siècle. Autre écho au propos de cette Biennale très réussie, subtile et engagée : *«Un voyage sensoriel, une aventure de la pensée, une quête d'un nouvel imaginaire économique»*, résume Catherine Nichols.

1 L'essai *Das Passagen-Werk* a été écrit en 1939, publié à titre posthume en 1982, et en 1989 pour l'édition française.

«Passer d'un rêve à l'autre/To pass from one dream to another»,
18e Biennale d'art contemporain de Lyon, 19 septembre-13 décembre 2026, divers lieux, Lyon,
labiennaledelyon.com

AOC
[Analyse Opinion Critique]

GALERIE SATOR

LÉO GUY-DENARCY/ OCTOBRE 2026

Ferdinand Kokou Makouvia : « Je suis libre de dessiner moi-même les limites de mon pays »

Né à Lomé en 1989, formé d'abord dans les ateliers de la ville – son « école de la rue » – puis d'Abidjan à Paris en passant par Valenciennes et Amsterdam, Ferdinand Kokou Makouvia investit le Musée des Tissus pour la Biennale de Lyon. Murs de cartons brûlés figurant des continents en mouvement, sculpture de terre modelée par les rêves des passants : une œuvre hantée par la « traversée », où la matière se négocie plus qu'elle ne se domine.

À l'intersection des géographies intimes et des mémoires matérielles, l'œuvre de Ferdinand Kokou Makouvia se dresse comme un pont entre l'exaltation du dévoilement comme de l'ambition et l'exploration patiente du monde. Né à Lomé en 1989, l'artiste porte en lui la marque vive et solaire d'un continent aux lignes de force puissantes, celui qu'il nomme à la fois « territoire et continent » dont l'animisme et la richesse guide chaque geste de sa création.

Mais son parcours, loin de suivre les lignes droites des évidences académiques, s'est construit au fil de déplacements constants, d'écoles en ateliers d'Abidjan à Valenciennes, de Paris à Amsterdam, façonnant un regard singulier où la matière est interrogée dans sa capacité à faire du vivant un sujet.
A l'occasion de la surprenante 18ème Biennale de Lyon intitulée *Passer d'un rêve à l'autre* la curatrice Catherine Nichols invite l'artiste Ferdinand Kokou Makouvia (Lomé, 1989) à investir un vaste espace du Musée des Tissus au centre de la capitale des Gaules. Ses sculptures, qu'elles marient la dureté du métal à la fragilité de cartons découpé ou viennent capter la lumière et l'espace environnant ne se contentent pas d'occuper un lieu : elles le révèlent. Les œuvres agissent ici comme des réflecteurs à la fois physiques et symboliques, renvoyant au spectateur l'écho de ses propres mutations. Dans cet entretien, il est question de cette genèse sensible : de l'enfance rythmée par les mots d'un enseignant et l'observation minutieuse du quotidien togolais, jusqu'aux grands plateaux d'exposition européens. Ferdinand Kokou Makouvia y témoigne d'une démarche où l'intuition dialogue avec la rigueur architecturale, et où chaque œuvre devient le réceptacle d'une énergie en perpétuelle tension.
Ferdinand Makouvia mêle avec talent dans son travail une dimension participative et une démarche curatoriale. Placée au cœur de son projet la matière : la terre comme le bois, se font le lieu d'une transmission et d'un échange. Ces derniers ont pris corps dans une performance dans le centre de Lyon entre pratique et témoignage. L'artiste est marqué durablement par un parcours, une traversée entre deux continents dont il parle ici avec émotion et poésie. Symboliquement, l'œuvre monumentale *Les Tectoniques des ombres* (2026) installée sur les murs de la salle réunit plus qu'elle ne sépare continent et géographie. Une démarche au centre de la pratique de l'artiste qui partage plus qu'il ne divise. **L. G-D**.

Votre parcours vers la création ne commence pas directement entre les murs d'une école d'art. Vous êtes né et avez grandi à Lomé où vous faites des études en informatique et en communication et, à côté de cela, vous fréquentez des ateliers d'artistes très tôt et vous dessinez. Lors d'un précédent échange vous m'avez relaté que vous avez profité de ces moments pour discuter avec les artistes et artisans de la ville. Vous parlez à ce propos d'une « école de la rue ». Est-ce à ce moment-là qu'est né votre désir de devenir artiste ?
C'est une accumulation de choses. Déjà, en CM2, mon enseignant me disait souvent : « Toi, t'es un artiste ! » Et cela uniquement parce que je dessinais bien, notamment en « instruction civique » ou lorsque nous faisions de la cartographie. En terminale, j'ai rencontré un professeur qui s'appelait Emmanuel Sosou. Il nous initiait à la couleur et, plus largement, à l'art. Un jour, je l'ai vu parler d'art à la télévision. Cela m'a passionné et je me suis rapproché de lui, ce qui m'a permis de lui poser beaucoup de questions : comment cela fonctionne-t-il ? Quelle différence justement y a-t-il entre l'art et l'artisanat ? C'est ainsi qu'il a commencé à m'apprendre certaines techniques et les prémices de l'Histoire de l'Art, petit à petit. Quant à cette « école de la rue de Lomé », comme je l'appelle, il s'agit d'une école fondée sur la formation dans les ateliers de la ville. C'est à cette époque que j'ai commencé à côtoyer véritablement celles et ceux qui font l'art de notre temps, les artistes. Je suis même entré dans l'atelier du sculpteur Paul Ahyi. Il était l'un des pionniers de l'art au Togo, notamment sur le volet moderne et contemporain. J'ai ensuite fréquenté plusieurs autres espaces de production et c'est cette formation qui m'a donné un premier élan.

Lorsqu'on regarde vos premiers travaux, on voit que certaines questions apparaissent très tôt. Juste après votre arrivée aux Beaux-Arts de Paris, en 2015, il y a notamment cette pièce, De l'autre côté, il peut y avoir de l'inconnu. On y trouve déjà la question du seuil, de quelque chose que le spectateur peut ou doit ouvrir. Peut-être aussi d'un « autre côté du miroir » ou d'une frontière à la fois physique et symbolique. Vous évoquez également l'idée d'une œuvre qui ne soit « ni barrière ni frontière ». Ce travail constitue-t-il pour vous un point de départ dans le vocabulaire sculptural que vous développerez ensuite ?
J'appelle cela la « traversée ». Ce voyage a été particulièrement important, très intense, et il est resté dans ma conscience à la manière d'une empreinte, d'une marque. Dès le début de mes recherches artistiques à Valenciennes, j'ai commencé à travailler sur un voyage physique comme œuvre, un mouvement qui en a ensuite initié d'autres venus de mon périple. J'avais déjà voyagé en Afrique mais le voyage du Togo vers la France a vraiment constitué un moment charnière et structurant. *De l'autre côté, il peut y avoir de l'inconnu* vient précisément questionner ce parcours très difficile : les conditions pour obtenir le visa, mais également la peur à l'arrivée en France d'être renvoyé à la frontière. À cette époque, Ebola venait de réapparaître dans certaines régions d'Afrique. Les contrôles étaient très stricts. Je ne savais donc pas si j'allais arriver à destination. Et quelle destination, d'ailleurs ? Je savais où j'allais géographiquement, mais je n'avais personne pour m'accueillir. J'étais livré à moi-même et un peu perdu. Cette œuvre venait raconter toutes ces portes que j'ouvrais. Lors de la « traversée » une question revenait « Que se passe-t-il si j'ouvre cette porte et qu'elle se referme derrière moi ? » J'avais peur d'être piégé et l'œuvre que vous évoquez est liée à ce souvenir. On y découvre des ouvertures qu'il n'est pas si facile de franchir : il y a des éléments métalliques, des écrous un peu partout, qui deviennent des pièges ou des dangers. En même temps, l'œuvre est suffisamment poétique pour que l'on ait envie de la traverser malgré ces difficultés. Je pense que cela correspond assez exactement à ce qui m'est arrivé pendant ce parcours. D'autres travaux ont ensuite prolongé ces recherches, notamment autour de ce que je devenais, de qui je devenais. À un moment, mes amis me

disaient : « Tu es un petit Français », alors que je savais très bien qu'en France le regard que l'on portait sur moi était l'inverse. Toutes ces réflexions se sont poursuivies dans différentes œuvres que j'ai exposées par la suite, comme *J'ai gardé le réflexe* (2016) ou encore *28 Minutes Inside* (2017).

Ce sont des réflexions que l'on retrouve dans les œuvres actuellement présentées à la Biennale de Lyon. Elles semblent moins venir se poser dans l'espace qu'agir directement sur lui : l'architecture donne l'impression de se fissurer, de se transformer et de laisser de côté une forme de stabilité. Comment cette proposition est-elle née ? Quelle influence le musée des Tissus, dans lequel elles sont accrochées, a-t-il eu sur votre manière de concevoir l'œuvre ?
Le Musée des Tissus est la deuxième proposition d'espace qui m'a été faite. Lorsque je suis entré dans celui-ci, une interrogation s'est immédiatement imposée à moi : je suis dans cet espace, comment puis-je m'y projeter ? La curatrice, Catherine Nichols, connaît ma pratique et mon goût pour l'expérimentation de l'espace. J'aime beaucoup travailler à partir de ce que j'appelle les vibrations intérieures d'un lieu. Au Musée des Tissus, j'ai tout de suite considéré l'espace lui-même comme la première matière, comme le premier matériau de l'expérimentation.

La nouvelle édition de la Biennale s'intitule Passer d'un rêve à l'autre. On y retrouve cette idée de circulation, de passage d'un état ou d'un espace à un autre notamment par le truchement des « traboules ». Cela résonne assez directement avec votre travail sur le seuil, les étapes à franchir et le déroulé, le déroulement. Ce titre semble également faire écho à votre trajectoire personnelle entre différents territoires. À Lyon, cette question du passage est-elle pour vous essentiellement physique (avec l'idée de passer d'un espace à un autre) ou se situe-t-elle à la lisière entre différents états de la matière, voire entre le visible et l'olfactif ?
J'ai voulu travailler sans simplement me soumettre au titre de la Biennale et à la proposition curatoriale. Si l'on parle d'espaces, de passages, de continents, de chevauchement, alors les murs que j'appelle Les *Tectoniques des ombres* peuvent être considérés comme des plaques qui s'envoient des énergies, une synergie même. Le visiteur vient en quelque sorte se baigner dans ce mouvement, comme s'il venait chercher un souffle à l'intérieur. Sur les murs, on peut aussi avoir l'impression de voir des plaques tectoniques ou encore des continents en mouvement. Cela représente pour moi un monde que j'ai créé, un monde dans lequel je suis libre de dessiner moi-même les limites de mon pays. Je peux décider de rapprocher tel pays de tel autre, faire ce que je veux, sans limitations ni agressions. J'invite également le public à se projeter dans une idée de construction et de partage, plutôt que dans les guerres que l'on mène parce qu'on ne se reconnaît pas dans l'autre, parce que l'autre s'est déplacé ou parce qu'il existe une forme d'incompréhension de l'histoire même de la nature humaine. C'est dans cet esprit que j'ai travaillé sur ces murs, notamment avec des cartons brûlés, puis avec le parfum qui se diffuse dans tout l'environnement. Lorsqu'il entre dans cet espace, le public peut ressentir à la fois une certaine légèreté et une certaine lourdeur. Cela se joue dans les contacts, les liens, le positionnement des œuvres. Passer d'un espace à l'autre, passer « d'un rêve à l'autre » : tout a été pensé dans cet esprit. Et cette question du rêve apparaît également dans une pièce située au centre de la salle et que j'appelle *Figuré projeté* (2026). Avec elle, j'ai voulu inviter la ville de Lyon à l'intérieur de l'exposition, avant même de renvoyer tout cela vers le monde extérieur. Quelques semaines avant le montage, j'ai réalisé une performance dans la rue. J'avais simplement pris un peu de terre à sculpter et j'ai demandé aux gens d'y projeter un rêve, de créer quelque chose, de donner une part d'eux-mêmes que je pourrais présenter à la Biennale de Lyon. Les morceaux ont été rassemblés. À la fin de la Biennale, cette pièce sera à nouveau dispersée : les participants pourront venir chercher un morceau.

Dans ce que vous venez d'expliquer, on retrouve cette tension inhérente à votre œuvre entre le faire et le laisser-faire. C'est ce que l'on perçoit dans votre manière de travailler la terre tout en y projetant votre corps. En y réfléchissant, je me disais que c'était une position assez singulière pour un sculpteur, puisque l'idée a longtemps été que l'artiste domine le matériau, domine la matière. Chez vous, j'ai plutôt l'impression qu'il s'agit de négocier avec le matériau lui-même. Est-ce que je me trompe ? Et jusqu'à quel point existe-t-il une forme de résistance de la matière face à ce que vous avez envie de faire ?
Si je parle d'une œuvre composée de trois tonnes de terre, par exemple, il est évident que je ne peux pas supporter ce poids ni cette quantité. Je ne peux simplement pas les porter. Lorsque j'ai travaillé avec une telle quantité, je m'étais donné un temps limité. Je me trouvais alors à l'EKWC, le centre européen de la céramique, à Oisterwijk, près de Tilburg. Choisir cette quantité de matière tout en sachant que je disposais d'un temps limité me permettait d'arriver à une situation dans laquelle j'étais certain de ne pas travailler seul. J'étais même certain que ce ne serait pas moi qui gérerais ou contrôlerais entièrement le processus : nous allions travailler ensemble. C'est là que cela devient intéressant. Il arrive qu'une pièce sorte du processus avec une forme différente de celle que l'on pouvait attendre.

On retrouve également dans votre parcours un rapprochement avec la culture Mina et, avec elle, une certaine manière d'envisager les relations entre l'énergie, la matière, le visible et l'invisible. Dans un texte introductif publié sur le site des Beaux-Arts de Paris, vous expliquez que cette présence est paradoxalement devenue plus « consciente » après votre arrivée en France. Pourquoi cet éloignement était-il nécessaire pour que l'environnement de votre enfance devienne particulièrement visible dans votre travail ?
Avant de venir en France, j'avais déjà commencé mes recherches artistiques et formelles. Pourtant je ne considérais pas encore les formes produites comme véritablement abouties. Par la formation, j'ai été conduit à me replonger dans mon enfance et mes souvenirs. Certaines images me reviennent encore très précisément. Je voyais mes grands-parents adorer la terre, le bois ou encore une sculpture. Je les voyais accomplir des sacrifices. Je voyais tout le village danser autour de ce que je pourrais appeler une représentation de Dieu sur terre que l'on peut qualifier de vaudou. En cela, il existe toujours une étape de méditation pas simplement une méditation au sens classique, mais une véritable écoute de la matière présente, comme si elle était une réalité existante face à moi.

Cette question de l'apprentissage et de la transmission nous ramène assez naturellement à ArtMéssiamé, un projet de résidence et de formation que vous avez cofondé à Lomé. Votre parcours a nécessité de quitter le Togo pour fréquenter différentes écoles d'art et rencontrer différents réseaux artistiques, cette démarche semble y revenir. Pouvez-vous d'abord nous expliquer les racines de ce projet et ses intentions ?
On dit parfois que l'on n'apprend pas grand-chose aux Beaux-Arts, mais en réalité on y apprend énormément. Et on apprend notamment les vertus du partage, de la médiation et de la découverte de l'altérité. Cela m'a permis de me dire : « Moi aussi, je peux faire quelque chose. Je peux aller plus loin. »

Alors, pour moi, il était important de faire vivre cette expérience à des personnes qui n'ont pas cette chance aujourd'hui et qui ne l'auront peut-être jamais. L'objectif d'ArtMéssiamé au Togo et plus particulièrement à Lomé est notamment de leur donner la possibilité de poser de découvrir, de poser des questions, de côtoyer des artistes et faire un pont entre les deux continents, entre d'anciens étudiants ou même des personnes qui sont encore en formation. Nous n'avons pas d'école des Beaux-Arts au Togo. Il s'agit donc de provoquer une conversation entre ceux qui ont eu la possibilité de suivre des formations artistiques institutionnelles et ceux qui se sont formés sur le terrain, à travers d'autres formes d'apprentissage. Pour moi, c'était très important.

Lorsqu'on regarde votre parcours, un cycle intéressant apparaît entre vos débuts et ArtMéssiamé. Vous avez commencé en allant dans les ateliers d'une « école de la rue », en regardant travailler les autres et en posant des questions. Vous êtes ensuite passé par différentes écoles, puis avez participé à de nombreuses expositions. Et aujourd'hui, vous participez vous-même à la construction d'un espace où des artistes et des étudiants peuvent se rencontrer, travailler et transmettre. Peut-être que devenir artiste signifiait aussi, pour vous, construire un espace dans lequel d'autres personnes puissent à leur tour commencer à élaborer quelque chose ?
Lorsque je rentre au Togo pour des projets, des œuvres et certaines expérimentations artistiques, j'ai envie d'être entouré de personnes nouvellement formées, de personnes qui ont d'autres parcours mais qui s'intéressent à l'art, ainsi que de mes camarades artistes qui sont restés au Togo. Je ne peux pas, à moi seul, leur donner à voir tout ce que j'ai pu voir ailleurs. Mais si nous sommes dix à venir, que nous soyons passés par des écoles ou non, accompagnés de professionnels, alors nous pouvons répondre ensemble à certaines questions. Ces moments de questionnement peuvent rester comme des souvenirs, mais également devenir une forme de formation. Ils permettent progressivement de s'orienter vers certaines pratiques et certaines manières de penser. Cela rejoint précisément les questions que je me posais au début : à quoi correspond l'art contemporain ? Que fait-on ailleurs ? Pour moi, faire venir un projet avec cette méthodologie, c'est aussi permettre que davantage de réponses apparaissent collectivement. Sokey Edor m'avait dit autrefois qu'il ne pouvait pas répondre seul à toutes mes questions. Peut-être qu'ArtMéssiamé est également ma manière d'échapper à cette position : je n'ai pas envie d'être seul à donner des réponses et de réfléchir aux questions. En même temps, c'est très beau de voir un événement aussi solide se créer, de fédérer les gens, puis voir les publics venir assister aux performances, aux vernissages ou aux ateliers ouverts. C'est vraiment magnifique.

Dans le cadre de la 18e Biennale de Lyon, Passer d'un rêve à l'autre, des œuvres de Ferdinand Kokou Makouvia sont exposées au Musée des Tissus jusqu'au 13 décembre 2026.

Reportage vidéo · 3 min · Disponible jusqu'au 05/10/2027

Biennale d'art contemporain à Lyon : artistes et écologie

L'Australienne, Catherine Nichols, commissaire de cette 18e biennale de Lyon, dirige la programmation de la Hamburger Bahnhof à Berlin. Connue pour sa sensibilité à la crise écologique - premier et grand sujet dont les artistes doivent selon elle s'emparer- elle a rassemblé 120 artistes qui passent au crible ce que nous extrayons, construisons, transformons et échangeons.

Voir la vidéo : https://www.arte.tv/fr/videos/135437-000-A/biennale-d-art-contemporain-a-lyon-artistes-et-ecologie/?shem=dsdf,sharefoc,agadiscoversdl,,sh/x/discover/m1/4

GALERIE
@galeriesator www.galeriesator.com
contact@galeriesator.com
SATOR